

Baumgarten (1714-1762), auteur *Æsthetica (Esthétique)*, 1750), qui introduit la notion moderne du terme « esthétique ». (N.d.R.).

²² Tomohiro Ishizu et Semir Zeki, « A neurobiological enquiry into the origins of our experience of the sublime and beautiful », *Frontiers in Human Neuroscience*, 11 November 2014.

²³ Louis-José Lestocart, *L'expérience dynamique, Complexité, neurodynamique et esthétique*, L'Harmattan, « Poïesis », 2012.

²⁴ La rétinitopie est l'organisation spatiale des réponses neuronales à des stimuli visuels. (N.d.R.).

²⁵ Mikel Dufrenne, « L'expérience esthétique de la nature », *Revue Internationale de Philosophie*, 9(31) (1), 1955, p. 98-115.

²⁶ Charles Batteux, *Les Beaux-Arts réduits à un même principe*, Paris, Durand, 1747; Paul Oskar Kristeller, « The Modern System of the Arts : A Study in the History of Aesthetics Part I », *Journal of the History of Ideas*, 12(4), 1951 ; Paul Oskar Kristeller, « The Modern System of the Arts : A Study in the History of Aesthetics Part II », *Journal of the History of Ideas*, 13(1), 1952.

²⁷ Robert Vallée, « Rencontres avec Heinz von Foerster : des "eigen-values" à la remise d'une médaille d'or », in Evelyne Andreevsky et Robert Delorme (dir.), *Seconde cybernétique et complexité : rencontres avec Heinz Von Foerster*, Paris, L'Harmattan, « Ingenium », 2004, p. 107-121 ; Robert Vallée, « Observation, decision and structure transfers in systems theory », 2nd European Meeting on Systems Research, Vienna, 1974, in Robert Trappl et Franz R. Pichler, (eds.), *Progress in Cybernetics and Systems Research*, vol.1, Washington, Hemisphere Publishing Corporation, 1975, p. 15-20.

²⁸ Alexander G. Baumgarten, *Aesthetica*, Francfort, Oder, 1750-1758.

²⁹ Herman Parret, « De Baumgarten à Kant : sur la beauté », *Revue Philosophique de Louvain* 87, 1992, p. 317-343

³⁰ James J. Gibson, « The Ecological Approach to the Visual Perception of Pictures », *op. cit.*

³¹ Leonid L. Moroz, Kevin M. Kocot, Mathew R. Citarella et al., « The ctenophore genome and the evolutionary origins of neural systems », *Nature* 510(7503), 2014, p. 109-114.

³² À notre connaissance, ce processus commence avec la production, en 1958, des « Artons » interagissant avec l'environnement vivant grâce aux premiers capteurs de tri postal, par l'artiste polonais Włodzimierz Borowski, voir Józef Bury, « La culture cybernétique et les démarches expérimentales dans l'art des pays de l'Est. L'exemple de la Pologne », *Archée*, 2008.

³³ Robert Vallée, *Cognition et système : essai d'épistémologie-praxéologie*, Limonest, L'Interdisciplinaire, 1995, p. 90.

³⁴ Patricia Esquivel, *L'autonomie de l'art en question. L'art en tant qu'Art*, Paris, L'Harmattan, « Ouverture philosophique. Série Esthétique », 2008, p. 24.

³⁵ Guillaume Dumas, Fanny Lachat, Jacques Martinerie, Jacqueline Nadel, Nathalie George, « From social behaviour to brain synchronization : Review and perspectives in hyperscanning », *IRBM* 32(1), 2011, pp. 48-53.

³⁶ Uri Hasson, Ohad Landesman, Barbara Knappmeyer, Ignacio Vallines, Nava Rubin, David J. Heeger, « Neurocinematics: The Neuroscience of Film », *Projections. The Journal for Movies and Mind* 2(1), 2008, p.1-26,

³⁷ Exemple typique de cette tendance : Arthur P. Shimamura, (ed.), *Psychocinematics: Exploring Cognition at the Movies*, Oxford; New York, Oxford University Press, 2013.

« Même les pierres pleurent¹ » À propos de deux ouvrages en lien avec l'Ukraine

Johanna Blayac

Le 24 février 2022, lorsque les troupes russes de Vladimir Poutine ont commencé à bombarder et à envahir l'Ukraine, j'étais sur les rives du Dniepr. J'étais avec Hans Reiter dans le hameau de Kostekino, très exactement dans la maison où Boris Ansky était né, en 1909, et où il s'était caché, sans doute, après que l'appareil soviétique l'avait déclaré « ennemi de l'État », et où sa mère avait « [mis] en sécurité le cahier de son fils » dans les parois de suie de la cheminée, avant de « sortir [- sans doute -] et [de] se diriger avec les autres Juifs de Kostekino vers l'endroit où l'attendaient la discipline allemande, [Hans Reiter et le détachement de l'Einsatzgruppe C], la mort ». Non, en fait, je n'étais pas vraiment – pas physiquement – sur les rives du Dniepr avec le jeune Hans Reiter, à l'hiver 1941 ; je lisais². Le 24 février 2022, la Russie a donc lancé une offensive sur plusieurs villes et régions de l'Ukraine, et la guerre est revenue en Europe. Immédiatement, les chaînes d'information continue se sont organisées en conséquence – invitation d'experts, grands reporters et militaires, analystes, délégués d'associations représentant telle ou telle fraction du peuple ukrainien en France, interprètes, duplex (parfois embarrassants par la désinvolture des présentateurs) avec des Ukrainiens et des Français vivant en Ukraine. Dans le secteur de l'édition, la mobilisation n'a pas tardé non plus.

Les libraires ont mis en avant toute une série d'ouvrages susceptibles d'éclairer la situation – c'est-à-dire, pour l'essentiel, des ouvrages sur Poutine, sur la Russie, sur l'Union soviétique, sur la révolte du Maïdan, sur la guerre du Donbass. Citons notamment parmi eux les livres de l'autrice biélorusse Svetlana Alexievitch, comme *La Fin de l'homme rouge* (traduit du russe par Sophie Benech, Actes Sud, 2013), de l'écrivain ukrainien russophone Andreï Kourkov, en particulier le récent *Les Abeilles grises* (traduit du russe par Paul Lequesne, Liana Levi, 3 février 2022), ceux de la regrettée journaliste russe Anna Politkovskaïa, tel *La Russie selon Poutine* (traduit du russe par Valérie Dariot, Buchet/Chastel, 2005), ainsi que l'ouvrage du journaliste français Benoît Vitkine intitulé *Donbass* (Les Arènes, 2020), ou encore *Comprendre le poutinisme*, de l'universitaire française Françoise Thom (Desclée de Brouwer, 2018), fille du fameux mathématicien René Thom.

Les éditeurs, eux, se sont mis en quête de nouveautés.

On peut, pour se rendre compte de cet afflux de nouveautés (qui reste modeste si l'on sait que plus de 300 livres sont publiés chaque jour en France), se connecter au site placedeslibraires.fr, chercher « Ukraine » et trier les ouvrages ainsi affichés non par « Pertinence », qui correspond au classement par défaut, mais par « Date de parution ». À l'heure où j'écris, le 14 mai 2022, on compte ainsi 27 ouvrages publiés depuis le mois de mars, et 20 livres annoncés jusqu'au milieu du mois de septembre – dont un court texte d'André Markowicz, grand traducteur de la langue russe et poète français, intitulé *Et si l'Ukraine libérait la Russie ?* (Le Seuil, 3 juin 2022). Néanmoins, tous les ouvrages parus et à paraître en lien avec l'Ukraine ne s'afficheront pas lors de cette recherche. Pour deux raisons, *a priori* : premièrement, leur titre ne contient pas « Ukraine » ; deuxièmement, leur publication est si hâtive que les éditeurs n'ont pas encore eu le temps de l'annoncer officiellement. Dans la première catégorie, mentionnons le « journal de guerre » tenu à Kiev sous

forme de blog entre le 24 février et le 5 avril par l'autrice et photographe ukrainienne Evgenia Belorusets (aujourd'hui réfugiée à Berlin), publié en temps réel en allemand (sa langue originale) par l'hebdomadaire *Der Spiegel*, en anglais sur le site de la revue *Artforum*, et en français sous la forme d'un livre : *Il est 15h30 et nous sommes toujours vivants – Journal de guerre* (traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, avec la collaboration de Françoise Mancip-Renaudie, Bourgois, 7 mai 2022)³. Une partie des recettes générées par cet ouvrage, qui dénonce notamment l'inaction du monde occidental, sera reversée par l'éditeur français à l'association France Terre d'Asile.

Peut-être aurez-vous remarqué que je n'ai fait mention jusqu'ici d'aucun ouvrage traduit de la langue ukrainienne. À ce stade en effet, que cela soit en lien avec l'actualité ou non, il semble qu'il y ait très peu d'ouvrages traduits de l'ukrainien en français⁴. Le répertoire de l'Association des Traducteurs littéraires de France (ATLF) ne dénombre parmi ses membres qu'une seule traductrice de cette langue. Même l'ouvrage réunissant « vingt-trois discours choisis parmi les plus marquants de ceux que le président ukrainien Volodymyr Zelensky a prononcés depuis la veille de la guerre », publié chez Grasset le 11 mai 2022 en avant-première mondiale « avec l'accord des autorités ukrainiennes sur la base de textes autorisés », et dont les recettes seront intégralement « reversé[e]s à l'organisme de soutien au peuple ukrainien géré par l'ambassade d'Ukraine à Paris », est « traduit de l'anglais et annoté par Raphaël Zyss⁵ ». Naturellement, l'anglais est aujourd'hui une langue véhiculaire essentielle.

Mais il existe aussi de fait une diaspora ukrainienne de plus ou moins longue date dans le monde anglophone et européen, dont deux auteurs que j'ai eu l'heur de lire sont issus.

Le premier, Serhii Plokhy, est historien, professeur à l'Université de Harvard, spécialiste de l'Ukraine et notamment auteur d'un ouvrage intitulé *The Gates of Europe. A History of Ukraine*, publié pour la première fois chez Basic Books à New York en 2015, et mis à jour en 2021. Ce livre paraîtra donc en français dans les prochains mois – chez un éditeur dont

j'ignore l'identité car l'éditeur par qui j'ai reçu le texte, via une consœur traductrice, n'en a pas obtenu les droits. Le second, Yaroslav Trofimov, est un auteur et journaliste, correspondant du Wall Street Journal pour les affaires étrangères, qui s'est tout récemment (mais bien avant le déclenchement de la guerre actuelle) lancé dans l'écriture fictionnelle. C'est son (premier) roman, *No Country for Love*, inspiré d'histoires de famille bien réelles, qu'aucun éditeur anglophone n'avait encore retenu alors, qui a agité fin avril la foire du livre de Londres (London Book Fair), où les âpres enchères pour la traduction française ont été remportées par Slatkine & Compagnie⁶.

The Gates of Europe

The Gates of Europe. A History of Ukraine de Serhii Plokhy, dédié « Au peuple ukrainien », propose une synthèse de l'histoire de l'Ukraine depuis l'Antiquité – avec les cités grecques de Crimée, les Scythes et les Sarmates – jusqu'à la chute de l'URSS et au conflit russo-ukrainien initié au début de l'année 2014. Une histoire de l'Ukraine ou, plutôt, une histoire du territoire de l'Ukraine actuelle, car il ne s'agit pas de prétendre ou d'essayer de démontrer qu'une nation ukrainienne existe depuis des temps immémoriaux ; nous ne sommes plus au XIX^{ème} siècle, du temps du père fondateur de l'historiographie ukrainienne moderne, Mykhaïlo Hrushevsky (1866-1934). Aujourd'hui, les historiens ne se permettent plus de plaquer sur le passé les identités, les motivations et les sensibilités de leur époque.

Le but principal du livre, nous dit Plokhy, est d'examiner l'histoire sur le temps long afin de comprendre ce qui sous-tend les événements actuels en Ukraine et leur impact sur le monde. Toutefois, si l'historien explicite sa pensée dans l'introduction, ce sera de fait au lecteur d'effectuer les recoupements au fil du texte en attendant d'arriver à l'épilogue intitulé « The Meanings of History ». Dans l'introduction, l'auteur nous dit que les « Portes de l'Europe » du titre ne sont qu'une métaphore – une métaphore à ne pas prendre à la légère, tel un « gimmick marketing », mais une métaphore tout de même. Dans l'épilogue, les choses sont plus claires : car c'est en effet l'usage et la

conception même de l'Histoire qui façonnent le conflit actuel et impliquent ainsi toute l'Europe.

Le constat/postulat de départ de Plokhy, également illustré par des cartes, est convaincant : l'Ukraine, située à la jonction de l'Europe et de l'Eurasie, entre forêts et steppe, a constitué un point de rencontre tantôt pacifique, tantôt conflictuelle entre :

- divers peuples (nomades et sédentaires)
- diverses cultures (païennes, nordiques et slaves ; chrétiennes, entre orthodoxie et catholicisme ; musulmanes, avec notamment la Horde d'Or et le khanat de Crimée ; juives, en particulier avec le courant hassidique)
- et entre divers Empires (romain, ottoman, et encore ceux des Habsbourg et des Romanov).

En somme, nous dit-il, la région a été façonnée par le frottement de multiples frontières internes et externes jusqu'à former un éthos unique à même de transcender les identités régionales, ethniques et culturelles – même si la construction de cette nation multiethnique et multiculturelle demeure un « *work in progress* ».

C'est ce que refuse la Russie, qui s'appuie sur une lecture toute particulière du passé soviétique, mais aussi impérial et partant médiéval qu'elle partage avec l'Ukraine, sa « Petite Russie » – tout en dénonçant la « décadence de l'Occident ».

Voici quelques données me semble-t-il intéressantes sur ce passé « partagé », notamment tirées de la très riche et dense histoire de l'Ukraine de Plokhy.

Au cours du XX^e siècle, l'indépendance ukrainienne a été déclarée à quatre reprises :

- en 1918-1920, à Kiev puis à Lviv, mais la Russie bolchevique d'un côté et la nouvelle République de Pologne de l'autre ont rapidement – et violemment – repris les choses en main ;
- en 1939 en Transcarpathie, alors qu'Hitler démantelait la Tchécoslovaquie et entendait rendre la région à la Hongrie ;

- en 1941 à Lviv, sous l'égide de l'Organisation des nationalistes ukrainiens de Stepan Bandera (OUN), qui fut alors envoyé en camp de concentration en Allemagne ;

- et puis en 1991, après le « Premier Mайдан » de 1990 à Kiev puis l'éviction de Mikhaïl Gorbatchev à Moscou, pour l'ensemble du territoire ukrainien. Le Parlement ukrainien se prononça pour l'indépendance le 24 août, et la population, ou plus exactement 90 % des 84 % de votants, lors du référendum du 1^{er} décembre, qui signa *de facto* la fin de l'Union soviétique.

Le mot « Ukraine », lui, est apparu pour la première fois à la fin du XII^{ème} siècle sous la plume d'un chroniqueur de la Rus' de Kiev (ou Ruthénie Kiévienne pour éviter toute confusion avec le terme de « Russie »). Il désignait alors la steppe s'étendant de Pereïaslav (au sud de Kiev sur la rive orientale du Dniepr) à la Galicie (où se trouve Lviv, fondée au XIII^{ème} siècle). La Rus' de Kiev, fondée par le prince viking Oleg de Novgorod à la fin du IX^{ème} siècle, regroupait les différentes tribus slaves de l'Ukraine, de la Biélorussie et de la Russie. Mais à la fin du XII^{ème} siècle, elle était sur le déclin : elle laissait peu à peu place à de multiples principautés slaves qui allaient bientôt tomber sous le joug des hordes mongoles.

En 1918, au moment de la proclamation d'indépendance à Kiev, les étudiants ukrainiens tués par les Bolcheviques (un temps repoussés grâce à l'aide de troupes allemandes et austro-hongroises en échange de blé) furent enterrés avec les honneurs militaires à l'endroit même où un prince viking du nom d'Askold, assassiné par les troupes d'Oleg, fut prétendument enseveli en 882, date de la fondation de la Rus' de Kiev⁷.

Aujourd'hui, l'Ukraine et la Russie exhibent sur leurs billets de banque l'effigie du grand souverain de la Rus' de Kiev Iaroslav le Sage (mort en 1054 – et par ailleurs père d'Anne de Kiev⁸, épouse du roi des Francs Henri 1^{er}), mais l'Ukraine le représente avec une moustache de style cosaque, l'archétype national de l'homme libre et courageux, et la Russie avec une barbe évoquant celle du tsar Ivan le Terrible.

La figure du cosaque, généralement associée à l'armée russe dans l'imaginaire français, est devenue une sorte de parangon dans la psyché ukrainienne après le démantèlement du Hetmanat, l'État cosaque situé sur les rives du Dniepr entre le milieu du xvii^{ème} et la fin du xviii^{ème} siècle, qui a combattu tour à tour tous les empires voisins.

L'œuvre fondatrice de la littérature ukrainienne moderne, l'*Eneïda* du poète et dramaturge Ivan Kotliarevsky, publiée en 1798 mais toujours pas traduite en français, est une parodie de l'*Énéide* de Virgile, dans laquelle les Cosaques sont les Troyens.

De la même manière, l'autre œuvre phare de la littérature ukrainienne, le recueil *Kobzar* (ou « barde ») du poète et artiste Taras Chevtchenko, publié pour la première fois en 1840, célèbre dans une veine somme toute assez romantique les exploits passés des Cosaques tout en déplorant le déclin de l'Ukraine⁹.

Côté politique, l'historien Nikolai ou Mykola Kostomarov, d'ascendance russo-ukrainienne, a certes consacré une biographie au premier dirigeant de l'État cosaque, le hetman Bogdan Khmelnytsky, mais il a surtout publié, en 1847, un ouvrage intitulé *Le Livre de la genèse du peuple ukrainien*, appelant à la création d'une fédération slave dont l'Ukraine serait le centre¹⁰.

Enfin, pour ne citer que quelques exemples emblématiques, quand le compositeur Mykhailo Verbytsky et le poète Pavlo Tchoubynsky ont créé le poème patriotique *Chytche ne vmerla Ukraïny* (« L'Ukraine n'est pas encore morte ») au début des années 1860, à Lviv – alors qu'une bataille faisait rage pour savoir quel alphabet les Ukrainiens de Galicie dépendants de l'Empire austro-hongrois devaient utiliser, et que l'Empire russe en profitait pour bannir toute publication en langue ukrainienne – ils célébraient les héros du passé, en particulier le chef cosaque Severyn Nalyvaïko (mort en 1597). Ce chant, choisi pour être l'hymne national à la fin des années 1910 mais censuré par les Bolcheviques, fut utilisé, de même que le drapeau jaune et bleu créé en Galicie durant la première Guerre mondiale, au moment de la déclaration d'indépendance de 1939 en Transcarpathie. Il fut définitivement adopté pour

symboliser la nation le 5 décembre 1991, puis inscrit dans la Constitution de 1996 – après une légère intervention grammaticale : on ne dit plus « L'Ukraine n'est pas encore morte », mais « La gloire de l'Ukraine n'est pas encore morte, ni sa liberté ! »

Sur le plan culturel, la question de la langue¹¹ et de l'histoire ukrainiennes reste aujourd'hui un enjeu majeur. La Russie de Poutine n'a de cesse, dans les zones qu'elle occupe, de remplacer la signalétique pour y faire figurer la langue russe, ainsi que les manuels d'histoire. En réponse, l'Ukraine a récemment mis en place un plan de lutte contre la propagande russe dans les bibliothèques du pays, chargées de « remplacer la littérature de propagande russe par des textes ukrainiens de qualité et des ouvrages publiés par des éditeurs ukrainiens¹² ».

No Country for Love

Le roman *No Country for Love* de Yaroslav Trofimov, sans être pour autant naturaliste, nous permet d'appréhender ce qu'a pu être le quotidien des habitants de l'Ukraine dans les années 1930-1950. Pour rappel d'ordre général, au début des années 1930, sous Staline, non seulement la politique d'ukrainisation mise en place dans les années 1920 fut complètement abandonnée, et les artistes, les intellectuels et les opposants réprimés, déportés, assassinés, mais une grande famine (Holodomor en ukrainien) orchestrée par les autorités soviétiques fit près de 4 millions de morts dans les campagnes. L'Ukraine, notamment Kiev avec le massacre de Babi Yar, fut également l'un des principaux théâtres de la politique d'extermination nazie entre l'été 1941 et l'automne 1943 (ou plus officiellement le printemps 1944). Après ces horreurs, les Soviétiques furent accueillis en libérateurs, mais ils pratiquèrent à leur tour des purges drastiques parmi les supposés « collaborateurs » des nazis. Le texte de Yaroslav Trofimov, inspiré nous dit-il d'histoires de famille, peut évoquer à certains égards un journal de souvenirs, et pourrait sans doute aussi susciter l'intérêt de producteurs de télévision ou de cinéma. Le prologue, les 43 courts chapitres répartis en 6 parties et l'épilogue sont tous situés dans

l'espace et dans le temps ; chacun débute par un en-tête indiquant le lieu, le mois et l'année. Toutefois, le texte n'est pas écrit à la première personne.

Le prologue s'ouvre à Kiev, en mars 1953. En pleine nuit. Une femme, Darya, postée à la fenêtre derrière « un lourd rideau de velours rouge » (signe de la mise en scène ?), est témoin de l'assassinat de son mari, un colonel du ministère de la Sécurité d'État, par une silhouette elle aussi familière. Quelques minutes plus tard, le téléphone fourni par la Sécurité d'État sonne ; on demande à parler à son mari. Elle ne signale pas ce qu'elle a vu ; son mari n'est pas rentré. On lui indique qu'elle n'a aucune raison de s'inquiéter et on lui souhaite bonne nuit. *Cut*.

Le chapitre qui suit s'ouvre à Kharkiv en décembre 1930, quelques heures avant la fin de l'année, dans un salon de coiffure où une toute jeune femme répondant au nom de Debora demande, magazine américain à l'appui, la coupe de cheveux de l'actrice Louise Brooks. On ne saura pas avant le chapitre 26 (partie 3), c'est-à-dire à peu près à la moitié du livre, qui est Darya par rapport à Debora ; on ne saura pas non plus avant le chapitre 42 (partie 6) quel type de lien l'assassinat auquel Darya assiste dans le prologue entretient avec la mort de Joseph Staline, le 5 mars 1953. Le roman s'achève en juillet 1954, dans la station balnéaire de Trouskavets.

Yaroslav Trofimov, journaliste de métier, offre ici un récit bien ficelé, tant par la construction que par la multitude de petites touches à même de brosser un contexte géo-historique précis en peu de mots, et sans discours. On rencontre ainsi au fil du livre plusieurs milieux (employés, ouvriers, paysans, militaires, intellectuels, agents du Parti et de la police secrète), plusieurs cultures, plusieurs langues (dont le dialecte *sourjyk*, mélange de russe et d'ukrainien compris par tous) et plusieurs types de nourriture, par exemple. Néanmoins, si l'écriture est fluide et accessible, et le fond romanesque à souhait, quelques références peuvent aussi échapper au lecteur qui ne connaîtrait pas bien l'histoire de l'Ukraine. C'est sans doute ce qui explique la réticence

première des éditeurs anglophones ; depuis le déclenchement de la guerre actuelle, à n'en pas douter, ils se sont tous mis à se documenter. Du côté français, chez Slatkine & Compagnie, on se réjouit également d'avoir acquis un texte qui s'inscrit dans la lignée des romans de Luca Di Fulvio, un des auteurs phares de la maison, traduit par Elsa Damien. Pour ma part, même s'il est de moindre ampleur, je pense que *No Country for Love* pourrait aussi rappeler *L'Art de la joie* de Goliarda Sapienza (traduit de l'italien par Nathalie Castagné, paru au départ chez Viviane Hamy en 2005, et notamment réédité en format poche aux éditions du Tripode en 2016). Yaroslav Trofimov, comme Luca Di Fulvio et Goliarda Sapienza, est d'ailleurs de nationalité italienne – et par ailleurs francophone.

Comme il n'est pas possible de dévoiler l'ensemble du livre ici, je vais me contenter d'évoquer trois points, éléments ou aspects à mon sens particulièrement marquants dans la première partie du livre.

D'abord : l'enthousiasme communicatif de la jeune Debora, 17 ans, issue d'une famille juive laïque et russophone de la petite ville d'Ouman, à plusieurs centaines de kilomètres au sud de Kiev. Nous la rencontrons donc dans un salon de coiffure de Kharkiv, le 31 décembre 1930, bientôt coiffée du fameux carré court de Louise Brooks – grâce à un exemplaire de *Vanity Fair* abandonné par un des ingénieurs américains qui aident les Soviétiques à bâtir l'usine de tracteurs pour laquelle elle travaille elle aussi. Même si le texte est à la troisième personne et qu'il n'y a pas de descriptions *stricto sensu*, on a un peu l'impression de découvrir la ville (le tramway qui circule entre les voitures à chevaux et quelques rares automobiles américaines ou allemandes, les cinémas, les gratte-ciels futuristes qui vont bientôt accueillir le siège du gouvernement ukrainien, la cathédrale de la Dormition qui abrite désormais le radiodiffuseur national, et puis surtout les librairies, qui proposent les derniers romans russes et ukrainiens, mais aussi beaucoup d'ouvrages récents traduits de l'allemand, du français, de l'américain – sans

avoir à se soucier des droits d'auteur puisque l'Union soviétique ne reconnaît pas les lois capitalistes du copyright – par ses yeux, et l'on sent la confiance qu'elle éprouve pour son avenir et celui de son pays malgré les évidentes lacunes de la vie quotidienne. Toutes proportions gardées en matière d'écriture et de contenu, cela rappelle la fougue jubilatoire de certains personnages scientifiques du *Capital rouge* de Francis Spufford (éditions de l'Aube, 2016).

Ensuite : la présence du romancier ukrainien Valerian Pidmohylny, simplement dénommé Valerian ; c'est la mention du titre de son dernier roman, *Misto* (La Ville, 1928 – non traduit en français) qui permet de l'identifier. Debora le rencontre lors d'une soirée organisée après la parade du Premier Mai 1931 dans un appartement de l'immeuble Slovo (littéralement « Mot »), bâti spécialement à la fin des années 1920 pour accueillir les écrivains et les poètes ukrainiens – ceux-là même qui seront réprimés par le régime soviétique de Staline après la dénonciation de la politique d'ukrainisation, le retournement se mettant en place à partir de novembre 1931 si l'on en croit le texte de Trofimov. De fait, les intellectuels, universitaires et artistes présents à cette soirée se retrouvent autour du slogan « Loin de Moscou ! ». Apprenant que Debora lit des auteurs étrangers à la mode (Stefan Zweig, Romain Rolland), tandis que lui s'évertue à traduire des classiques (notamment Balzac), Valerian lui demande si elle songe à devenir écrivain : « Bonté divine, non ! s'exclame-t-elle — Pourquoi pas ? demande-t-il — Vous plaisantez, n'est-ce pas ? Écrire sur quoi ? Je n'ai rien à raconter, il ne m'est rien arrivé. — Eh bien dans ce cas, c'est que tu as de la chance. Beaucoup de chance. » Cette brève conversation impliquant un personnage réel, et mettant par ailleurs en abîme l'acte d'écrire, marque un tournant dans le roman.

Enfin : « *la chaude lumière de coucher de soleil qui colorait la neige d'orange et de rose* » après que Debora a retrouvé, en février 1933, dans le village de Pisky (*a priori* dans le Donbass), son amie Olena enchaînée à un banc avec

trois autres femmes, poussant des cris d'animaux en attendant d'être envoyée en prison pour avoir « *fait de la soupe [avec la chair] de son propre fils* », alors qu'elle avait déjà détaillé sa propre mère en morceaux pour le nourrir lui et ne pas mourir de faim elle-même. C'est à n'en pas douter paradoxal, mais en lisant cette courte description du ciel, je me suis dit que cette phrase-là, cette lumière-là, à ce moment précis, on ne pouvait pas l'inventer.

Je vous laisse découvrir la suite – jusqu'à la station balnéaire de Trouskavets, en juillet 1954. L'ensemble du texte de Yaroslav Trofimov est assurément romanesque, mais ancré dans une réalité historique habilement rendue, propre à dessécher le cœur des âmes les plus généreuses – et propre à faire pleurer les pierres.

Nota bene :

Alors que j'écris cet article, les deux ouvrages évoqués ne sont pas traduits, et le second n'est pas même édité dans sa langue originale. Néanmoins, dans la mesure où la revue *LINKs* est une revue annuelle, il est fort possible qu'au moment où vous lisez ces lignes, les dits ouvrages de Serhii Plokhly et Yaroslav Trofimov soient disponibles dans les librairies de notre pays, déjà chroniqués dans divers journaux, et même, que vous les ayez déjà lus. Entre le moment où j'ai commencé à écrire et terminé la rédaction ce papier, j'ai pu d'ailleurs identifier l'éditeur français des *Portes de l'Europe* : le livre de Serhii Plokhly est aujourd'hui annoncé chez Gallimard pour le 6 octobre 2022 (le nom du ou des traducteurs sera affiché plus tard).

J'ai vu aussi que la Société des Gens de Lettres (SGDL) avait programmé, pour son nouveau festival des 24-25 juin 2022, une table ronde intitulée « La traduction : diversité des langues, richesse de notre patrimoine commun » à laquelle était conviée la traductrice de l'ukrainien Iryna Dmytrychyn, par ailleurs co-directrice de la collection « Présence ukrainienne » chez L'Harmattan, maison depuis longtemps refuge pour de nombreux universitaires¹³.

Enfin, j'ai appris que l'ONG PEN Ukraine pour la protection de la liberté d'expression et des

droits d'auteur avait dressé une liste de cent incontournables de la littérature ukrainienne. En tout, donc, j'espère que les éditeurs français se seront emparés d'au moins quelques ouvrages ukrainiens emblématiques, et m'auront fait mentir, d'ici la parution de *LINKs* 7-8.

¹ Le mercredi 11 mai 2022, le président ukrainien Volodymyr Zelensky s'entretenait par visio-conférence avec des étudiants de Sciences Po, de l'Institut national du service public (INSP), de l'École Polytechnique, de l'Inalco et de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. C'est à cette occasion, évoquant les morts ukrainiens, qu'il a prononcé cette phrase.

² Citations extraites de Roberto Bolaño, *2666*, traduit de l'espagnol Robert Amutio, Paris, Bourgois, 2008, rééd. Gallimard, « Folio », p. 1115-1116. Une nouvelle édition de ce roman monstre a également paru le 6 mai 2022 chez les Éditions de l'Olivier, qui ont entrepris de reprendre toute l'œuvre de Bolaño initialement publiée chez Christian Bourgois en ajoutant des inédits pour proposer des *Œuvres Complètes* de l'auteur chilien, en six volumes. Plusieurs textes importants issus de ces *Œuvres* sont également édités en poche, chez Points. Néanmoins, semble malheureusement manquer à ces *Œuvres complètes* le recueil d'articles et de conférences intitulé *Entre parenthèses*, aujourd'hui épuisé.

³ Les éditions Bourgois publieront d'autres ouvrages d'Evgenia Beloruset dans les années à venir, comme cela était prévu avant le déclenchement de la guerre. Voir l'article de Dahlia Girgis dans *Livre Hebdo* (accès restreint) : <https://www.livreshebdo.fr/article/ukraine-christian-bourgois-publie-dans-lurgence-un-journal-de-guerre>.

⁴ Le *Literary Hub* a récemment proposé un article de Katerina Volkova sur la vie de l'une des plus importantes maisons d'édition ukrainienne, Vivat, durant la guerre. Voir : <https://lithub.com/life-as-a-book-publisher-in-wartime-ukraine>. En français, Cécilia Lacour a également fait un point sur le marché du livre en Ukraine, dans les colonnes de *Livres Hebdo* (en accès restreint) : <https://www.livreshebdo.fr/article/le-marche-ukrainien-fauche-en-plein-elan>. Dans un autre registre, sur la domination russe de l'Ukraine via le contrôle et la subordination de sa langue et de sa production éditoriale au fil de l'histoire, qui a finalement permis à l'Ukraine de devenir « une nation cosmopolite dans laquelle l'identité n'est pas déterminée par la langue », voir l'article d'Askold Melnyczuk dans le *Literary Hub* : <https://lithub.com/the-russian-war-on-ukraine-has-always-been-a-war-on-its-language/>

⁵ Selon le site de l'éditeur : <https://www.grasset.fr/livres/pour-lukraine-9782246832256>

⁶ Voir l'article de Nicolas Gary dans *Actualité* : <https://actualite.com/article/105495/international/slatkine-cie-remporte-les-encheres-autour-de-no-country-for-love>. Je remercie Henri Bovet, directeur éditorial de Slatkine & Compagnie, de m'avoir offert de lire ce texte encore inédit – et pas même édité.

⁷ Un parc a été créé à cet endroit par les Soviétiques, autour de l'église Saint-Nicolas, dans les années 1930.

⁸ Dite aussi « Anne de Russie » (*sic.*)

⁹ Ce texte a été traduit et publié en français. Voir Taras Chevtchenko, *Kobzar*, traduit de l'ukrainien et annoté par Darya Clarinard, Justine Horetska, Enguerran Massis, Sophie Maillot et Tatiana Sirotchouk, Paris, Éditions Bleu & Jaune, 2015. Voir également Maxime Deschanet, « "Et prouverons, frères, que nous sommes de la lignée des Cosaques." Un mythe pour unir l'Ukraine ? », *Cahiers sens public* n°17-18 (2014), p. 27-40, accessible en ligne : <https://www.cairn.info/revue-cahiers-sens-public-2014-1-page-27.htm>

¹⁰ L'ouvrage a été traduit en français en 1956 : Nikolaj Ivanovic Kostomarov, *Le Livre de la genèse du peuple ukrainien*, traduit de l'ukrainien avec une introduction et des notes par Georges Luciani, Paris, Institut d'Études slaves de l'Université de Paris, 1956 (Texte original avec traduction en regard. Thèse complémentaire de 1949.)

¹¹ La première grammaire de la langue ukrainienne fut publiée en 1818.

¹² Voir l'entretien d'Antoine Oury avec Svitlana Moiseeva, vice-présidente de l'Association des bibliothécaires ukrainiens, dans *Actualité* : <https://actualite.com/article/106139/international/en-temps-de-guerre-notre-pays-ne-peut-eviter-une-certaine-censure>.

¹³ Voir le programme du festival de la SGDL : <https://www.sgdl.org/sgdl-accueil/l-actualite-sgdl/4013-le-nouveau-festival-de-la-sgdl>, ainsi que l'entretien d'Iryna Dmytrychyn avec Gabrielle Napoli publié en avril 2022 dans la revue *En attendant Nadeau* : <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2022/04/20/entretien-iryna-dmytrychyn/>